



« Ghost » et « Étreinte »

Mettre en scène l'absence, mettre en scène la présence

Les incarnations de ma série « Ghost » viennent confirmer pleinement ce à quoi il est impossible de donner un réel corps : l'absence de l'autre. Le surgissement frontal et graphique de ces formes sur le blanc du papier est à l'image de cette recherche d'un « alter » perdu : impalpable et éclatant.

C'est un fait qui semble définitif, oui, l'autre est irrémédiablement absent. Mais quand le rituel s'installe autour de ce vêtement que je dessine, c'est l'expérience de vie qui continue, et qui, par le processus sériel, projette à chaque fois une intimité différente, toujours connectée à la force de l'altérité, et en ce sens, à ce qui nous rassemble.

Paradoxalement le fantôme fait, alors qu'il est en rupture avec le réel tangible, acte de présence à l'instant où il est vu et reconnu par le spectateur, dans son intime alliance avec le blanc, qui est comme ce spectre, une surface ambiguë, à la fois visible et insaisissable.

Là où ma série « Ghost » est guidée par cette volonté d'entrer en résonance avec des êtres chers absents, ma série « Étreinte » se place tel un miroir de cette tentative échouée par définition, traduisant la nécessité de retrouver le monde des vivants. Comment prendre soin de mes proches, et exprimer cet attachement ?

C'est la continuité de ma réflexion, une histoire de lien, d'amour, d'absence, d'intimité et de tendresse, où j'ai pu inviter des personnes importantes pour moi, à « penser » ce lien.

Plus que l'étreinte en elle-même, j'ai observé ma propre expérience au travers du dessin, et cette distance engage à mon sens un processus qui est de l'ordre du rituel. Dans ce rituel, je laisse place à ce qui est profondément humain, la vulnérabilité, la délicatesse, la difficulté à se relier, le besoin d'aimer, d'être aimé...

Le vêtement quant à lui, est toujours choisi avec soin -la chemise de la mère, de l'amoureux, de l'ami, la veste en cuir d'un père- portés par ceux qui sont présents.

L'habit, devient ainsi une sorte de talisman, un témoin, un passage vers l'autre, une armure face à lui, le bagage d'un vécu, d'une histoire particulière, et parfois même le vecteur pudique d'un message personnel tracé entre les lignes.

Je cherche à ouvrir un espace qui semble impénétrable, dépouillé de tout élément qui pourrait le situer, où le regard vient se poser : c'est précisément un non-lieu, une zone à l'interstice d'un monde. L'ambiguïté de ce non-lieu est qu'il laisse cohabiter la douceur et l'inquiétude.

Ces figures de l'intimité suspendue, partiellement exposées, sont « au bord du ciel ». Elles sont hors de toute temporalité, de tout contexte, déchargées de leur crainte de la mortalité. Mais étrangement, elles incarnent profondément une forme de fragilité, et d'incertitude.



Elles sont le souvenir de ce qui s'est produit, et reflètent aussi l'anticipation d'un instant en devenir, érigé au seuil de notre univers, entre éternité et impermanence.

Leur dualité contient la force des bras qui s'ouvrent ou se referment, la douceur de leur étreinte, et le flottement étrange qui les rapproche d'un ailleurs et les éloigne du réel. C'est parce que la représentation porte en elle ce spectre possible de l'être aimé, qu'elle reflète aussi quelque chose de purement relié au vivant.

Mes personnages contiennent en eux cette tension entre absence et présence, le mystère d'un enlacement qui semble palpable, stable, mais dont la manifestation reste en suspens.

Dans ma pratique artistique, j'aspire à créer un double fond dans l'image. Il y a d'abord le réalisme, la dimension éclatante inhérente à son motif, qui donne une première strate d'appréhension. Celui-ci nous attire tout naturellement, nous sommes aussi séduits, happés par un sujet que l'on reconnaît. Et puis, au moment où l'on s'approche, dans un désir de rentrer plus dans l'intimité de ces figures, s'opère une espèce de vacillement : l'apparent réalisme se dissipe, se soustrait au sensible de la texture qui devient incertaine. Le tissu pourrait presque être du papier froissé, les mains sont taillées dans la pierre, les cheveux ciselés ; chaque texture est ramenée au même niveau, expressif et contrasté.

Cette expressivité du trait participe pour moi à une sensation d'irréel plaçant mes « étreintes » dans une abstraction qui, en fonction de mon propos, peut être un espace de rêverie, une réalité alternative, un « au-delà », où le blanc est toujours maître du jeu.

Ce double mouvement permanent dans le dessin qui apparaît comme figuratif et abstrait, est au centre de mon approche graphique : l'image nous embrasse autant qu'elle nous tient à distance, elle se place en relation avec l'ambivalence des choses humaines, la complexité d'un sentiment où dialoguent l'opacité et la transparence. Comme dans l'existence, le lien ne fait que s'ouvrir et se refermer, devant des yeux qui cherchent à comprendre.

Manon Pellan,
Paris, Mai 2022